



Médiathèque Valais St-Maurice

Oscar Lalo

Jeudi 24 mai

12h30 – 13h30

A la rencontre d'Oscar Lalo et de ses Contes défaits

Avocat de profession, Oscar Lalo a été marqué par sa première affaire pénale, un viol sur mineur. Lorsqu'il écrit les **Contes défaits**, il ne s'agit plus de cette affaire.

«Être dans l'incompréhension d'un message d'un adulte quand on est un enfant, ça nous est tous arrivé. Là où ça se complique dans le livre, c'est que tous les signifiants s'opposent. La femme donnait des claques et l'homme des caresses qui laissaient "plus de traces". Allez vous débrouiller avec ça quand vous êtes un enfant. C'est pour ça que ça s'appelle Les contes défaits. Le propre d'un conte, c'est de construire un enfant en s'attachant à un manichéisme excessif des personnages très bons ou très méchants. Ici, cet enfant de 2 ans se trouve confronté à un méchant qui veut faire croire qu'il est bon.»

Un homme contemple le puzzle de sa vie et réalise qu'il y manque une pièce qui correspond à la faille, la blessure, le manque ...

Un jour, le moment vient d'enquêter sur cette pièce manquante. Après une brillante carrière d'avocat, il replonge dans ses souvenirs d'enfance.

«Ces stigmates cruels que je porte en mon faible intérieur, ces marques promises à dégénérescence que je suis le seul à connaître, je dois les déchiffrer si je veux quitter l'aquarium sans trop de casse : ces traces d'anciens accidents, cette vieille histoire qui m'appartient, dont il ne faut pas avoir honte. Peau d'âme, noire neige, le petit poussé, bref, tous ces contes défaits. » (p. 195)

Et c'est l'écriture qui le libère...

«Journal sans lieu ni date

A soixante-cinq ans, il avait réussi sa vie : son dernier enfant était médecin, il avait fini de payer sa maison, son divorce, une formalité, et son chien était mort une nuit sans souffrir. Il était enfin seul. Il était enfin libre. Le décès de son chien terminait un puzzle immense : soixante-cinq mille pièces. Et elles étaient toutes là, posées à plat devant lui : le grand dessin de sa vie. On le félicitait pour sa constance. On l'enviait. Aujourd'hui, à soixante-cinq ans on est encore jeune et il avait déjà tout accompli».

«Un état des lieux s'impose. Sans concession. Un journal, c'est ça. On y dégueule son estomac, son cœur, sa tête. C'est moins cher qu'un psy. Sauf qu'il faut trier les morceaux tout seul. Pas toujours évident. J'irai chez le psy plus tard. J'irai consulter quand j'en serai arrivé à dégueuler mon âme. Là, on ne peut plus trier tout seul. Je ne sais même pas si l'âme se dégueule en morceaux. Peut-être que c'est liquide l'âme. Ou sans consistance. Comme cette pièce de mon puzzle. Un manque insondable. Un point d'interrogation sans phrase. Auquel j'aimerais tordre le cou. Un point d'interrogation qu'il faudrait réduire à un point. Après le mot «Fin» (p. 131)

Ainsi se raconte l'histoire. Des enfants sont emmenés dans des wagons. Une main les lâche sur un quai de gare. Ils partent en colonie de vacances pour familles aisées...

« Mois après mois, saison après saison, docilement nous nous sommes assis dans ce wagon. D'abord en tant qu'enfants, puis moniteurs. Nous devenions un système. »(p. 36)

Pour tenir la pension, un couple étrange...La directrice règne sans partage sur la colonie, distribuant les mises en quarantaine, les punitions, les coups et les injures avec un grand sens de l'équité.

Le soir vient, son mari caresse les enfants et les serre de trop près avec le silence complice des moniteurs.

«Le premier fut quand l'homme d'enfants se mit à nous toucher les chevilles pendant que nous regardions un Charlie Chaplin. L'homme nous fit comprendre ce jour-là qu'il était plus fort que Chaplin. Plus fort mais tellement moins drôle puisque nous avons cessé de rire. Et Charlot de glisser, de tomber, d'esquiver le gros homme avec l'énorme moustache et les imposants sourcils, et nous d'être subitement glacés dans notre chair. L'homme d'enfants s'était assis entre mon frère et moi. Assis par terre, le dos calé entre nos deux chaises. Nous ne l'avions pas vu venir, ni mon frère ni moi, car, à ce moment-là Charlot était plus fort que lui. D'ailleurs, c'est lui qui avait programmé cette séance de

cinéma contre l'avis de sa femme, laquelle soutenait qu'il était trop tard, avec toutes les activités prévues le lendemain. Mais lui avait dit : « Un seul, n'est-ce pas les enfants ? » et nous avons tous crié « Oui, oui, oui, s'il vous plaît ! » Le fait que nous voussoyions la directrice et que nous titoyions l'homme rendait plus naturel le soutien que nous lui apportions. Car ce jour-là encore, nous l'avions soutenu. Nous l'avons toujours soutenu. Alors que son acte était clairement prémédité. Ce jour-là, Chralie Chaplin n'était que le court métrage qui devait précéder le long métrage de l'attouchement. Car un attouchement va plus loin que l'acte lui-même. Il creuse une plaie dans l'eau de mer, qui ne peut que s'élargir. La présence de mon frère le rendait pourtant moins menaçant : rien de grave ne pouvait m'arriver qui lui arriverait aussi en même temps. L'homme d'enfants savait jouer de sa palette. Avec les garçons, un virtuose de la touche : un art consommé de presser négligemment les tubes. Avec l'homme toucher n'est plus jouer : c'est toucher-couler» (p. 86-7)

On découvre alors un monde où les enfants se résignent à être sages comme des images. L'atmosphère est carcérale. Interdit de rire, de parler et même de tousser !

« On finit par devenir plusieurs, à force de ne se sentir personne. Tous ces adultes que l'on a hébergés dans notre silence nous habitent et nous chassent de nous-mêmes. Ainsi, à ne jamais devenir, nous finissons dans tous ces adultes à la fois. Afin de plaire au plus grand nombre, ou de ne déplaire à personne, nous nous caméléisons : nous changeons d'habits au gré de circonstances, de pensées, d'attitudes, et notre voix module selon notre interlocuteur. Comment espérer nous soigner, nous reconstituer si nous n'en finissons pas de nous re-prostituer ? Nous ne voyons notre salut qu'à enchaîner des passes en changeant seulement de pose à chaque nouveau regard.» (p. 191)

Une seule question alors ? : *« Comment sort-on du coma de l'aquarium ? Comment quitter cette eau mutique ? Quel sera le premier mot ? Et puis, question cruciale, tout sauf absurde : qui va-t-on sortir du coma ? Qui émergera de ces limbes ? Limbes de la pensée, limbes de l'enfance et de l'adolescence, limbes du sentiment. Comment se laver d'un péché originel que l'on n'a pas commis ? Qui est ce «on » ? Qui est cet enfant qui n'a pas fait de crise d'adolescence, qui n'en arbore pas les cicatrices ? Qui est cet adolescent qui n'est jamais devenu adulte à seule fin de ne jamais dominer un enfant ? » (p. 191)*